

Clélia Lacam, *Le Bleu et le Noir : jeux de pouvoirs dans une mission catholique féminine (Gabon, 1911-1955)*, Rennes, Presses Universitaires de, 2023, 432 p.

Marie Sebillotte

Mise en ligne : juin 2024

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2024.cr08>

Premier ouvrage de Clélia Lacam, *Le Bleu et le Noir* constitue un apport majeur et original à l'histoire des femmes en situation coloniale à travers l'étude simultanée des congrégations catholiques des Petites Sœurs de Sainte-Marie, première congrégation féminine gabonaise créée en 1911 et des Sœurs bleues ou Sœurs de l'Immaculée Conception de Castres, missionnaires françaises au Gabon¹. Si l'auteure aborde ensemble l'histoire de ces femmes, elle restitue finement la différence de leurs expériences par l'étude de l'imbrication des strates de dominations qui pèsent sur elles – domination coloniale et raciale, domination masculine – dans une perspective de micro-histoire des jeux de pouvoirs au sein des missions. Elle participe ainsi au renouvellement historiographique autour de l'histoire sociale et culturelle du genre en mission, comme le souligne la préface de Anne Hugon². Les trois grandes parties qui le composent, thématico-chronologiques, s'articulent autour des concepts de domination, de liberté et d'émancipation pour restituer les rapports de pouvoir, les stratégies de transgression et les luttes des femmes missionnaires et religieuses. L'ouvrage est appuyé sur un large corpus de sources, des directives et constitutions des congrégations aux travaux d'élèves, en passant par des archives iconographiques et une archive filmique³.

Domination(s) : « Se soumettre à des obédiences enchâssées (1911-1955) »

Les contraintes qui pèsent sur les religieuses, ainsi que leurs contournements, font l'objet de la première partie de l'ouvrage. Clélia Lacam expose la « domination masculine institutionnalisée » qui pèse sur la congrégation des Sœurs de Castres, leur imposant une obéissance « structurante » (p. 56). Abordant l'institution ecclésiastique sous le prisme des rapports de pouvoir, elle démontre, grâce à l'analyse des stratégies proprement politiques des Sœurs

¹ Dans la lignée du travail de Jean-Baptiste Rachel (2014), *Conjugal Rights: Marriage, Sexuality, and Urban Life in Colonial Libreville, Gabon*, Athens (Ohio), Ohio University Press.

² L'ouvrage est tiré d'un mémoire de master II, couronné par le prix Mnémosyne pour l'histoire des femmes et du genre en 2021. Publié aux Presses Universitaires de Rennes, il comporte un cahier d'illustrations en couleur et de nombreuses cartes et schémas explicatifs, ce qui en fait un ouvrage particulièrement agréable à lire – aspect renforcé par la clarté et la précision de l'expression.

³ Outre les archives imprimées, la documentation a été collectée aux Archives de la Congrégation de l'Immaculée Conception à Rome, à Castres et en ligne, mais aussi aux Archives de la Congrégation du Saint-Esprit à Chevilly-Larue et aux Archives des Œuvres Pontificales missionnaires à Lyon.



bleues, comment ces dernières manipulent les lois ecclésiastiques afin d'acquérir autonomie et émancipation. La congrégation féminine devient ainsi un institut de droit pontifical (dépendant directement de Rome), ce qui lui permet d'échapper en partie à la domination de la congrégation masculine du Saint-Esprit.

Si les Sœurs bleues ont déjà fait l'objet de travaux historiques, ce n'est pas le cas des religieuses gabonaises. Retraçant la généalogie de la congrégation des Petites Sœurs de Sainte-Marie, le deuxième chapitre ébauche une histoire sociale et politique comparée des congrégations féminines africaines. Il explore les liens entre les prémisses de la congrégation et d'autres congrégations africaines féminines comme celle des Filles du Saint-Cœur de Marie au Sénégal, « modèle "indigène" exporté » au Gabon (p. 89). On y découvre que la première religieuse gabonaise, sœur Hyacinthe, a prononcé ses vœux sept ans avant l'ordination du premier prêtre gabonais ! Ce chapitre donne à C. Lacam l'occasion de dresser le profil sociologique des religieuses. Au Gabon, les premières d'entre elles étaient en effet issues de l'élite et ne comptaient pas, parmi leurs rangs, d'esclaves "rachetées" comme cela pouvait être le cas dans la sous-région, par exemple au Congo français⁴. La finesse de l'analyse politique se confirme dans ce chapitre, alors que la création de la congrégation gabonaise, congrégation diocésaine, est présentée comme une manière de l'« exclure de l'institut européen des Sœurs bleues » (p. 102). Ce statut subordonne en effet les Petites Sœurs de Sainte-Marie au vicaire apostolique du Gabon, un Spiritain. La pertinence de l'utilisation du genre pour comprendre les stratégies au sein de l'ordre ecclésiastique est parfaitement illustrée par la démarche de l'auteure. Celle-ci montre que les religieuses gabonaises sont soumises à une « double autorité genrée : une domination masculine réglementaire et surplombante, et une supervision féminine » (p. 112).

L'analyse en termes de contrainte et de stratégies de contournement est insuffisante : l'auteure le prouve en observant les mécanismes de consentement à la domination dans le chapitre suivant, qui porte sur la « servitude volontaire partagée » par les religieuses françaises et gabonaises. S'intéressant à la manière dont les constitutions religieuses conçoivent le rôle de chacune et chacun, mais aussi à la façon dont les actrices font leurs discours d'abnégation et de sacrifice personnel, ce chapitre est particulièrement fascinant. « Nous devons faire les choses comme on nous commande de le faire sans examiner si ceux que la supérieure commande est meilleur », écrit la novice Elisabeth dans un devoir de catéchisme (cité p. 123), reformulant l'injonction explicite dans les Constitutions de 1852 de « renoncer à votre manière de voir, de penser et de juger » (cité p. 115). Abandonnant leur libre-arbitre, les filles et les femmes qui entrent en religion doivent abandonner leur monde et en premier lieu leur famille. Et c'est bien parce que la congrégation religieuse est pensée comme une « famille d'élection » (p. 126) que cet abandon est souhaitable. Non seulement les religieuses sont « d'éternelles mineures » face aux prêtres (p. 128), mais les religieuses africaines sont en outre des « Petites Sœurs », en même temps qu'elles sont les nouvelles « épouses du Christ » (p. 130) – une analogie mariale dont on trouvera un exemple filmique en ligne⁵ et iconographique dans le cahier d'illustrations.

Liberté : « Secouer le joug masculin colonial (1911-1940) »

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, l'auteure montre que la mission constitue « un espace de liberté » (chapitre IV) pour les Sœurs bleues. Entre leur mobilité exceptionnelle, leur professionnalisation et leur capacité d'action, les religieuses françaises au Gabon semblent particulièrement autonomes. Par là, elles « transcendent les normes de genre » (p. 151), mais se trouvent également dotées d'un « pouvoir religieux inédit » (p. 171) puisqu'elles ont le privilège exceptionnel de pouvoir baptiser les mourants – une capacité normalement réservée aux prêtres. Partant en expédition lors de « tournées de brousse », les Sœurs vivent une « expérience émancipatoire et même transgressive à l'égard des normes genrées » (p. 173). Elles se retrouvent également à la tête de petites entreprises agricoles, dirigeant les travaux des enfants chargées des plantations. L'auteure pointe la contradiction entre le discours des Sœurs, qui critique le travail des Gabonaises non chrétiennes, et leurs propres pratiques de mise au travail des filles – le travail des enfants constituant le socle de l'indépendance matérielle des Sœurs. Sortant des couvents métropolitains, en mission les Sœurs bleues participent également d'un réseau de sociabilités féminines en hébergeant et visitant les femmes laïques de la société coloniale locale.

⁴ Martin Phyllis (2009), *Catholic Women of Congo-Brazzaville: Mothers and Sisters in Troubled Times*, Bloomington, Indiana University Press.

⁵ *1947 Profession Religieuse*, court-métrage (5 minutes 55 secondes), mis en ligne par la congrégation de l'Immaculée Conception de Castres en 2021, URL : <https://www.youtube.com/watch?v=1nCjbi6CPW0>. À partir de 1 minute 16 et secondes.

L'indépendance des religieuses n'est pas sans créer des remous, notamment dans leurs rapports avec leurs homologues et supérieurs masculins. Le chapitre suivant expose les moyens de pression utilisés par les unes et les autres pour négocier leurs relations. Si les Spiritains peuvent refuser de donner des messes aux Sœurs, afin de rappeler leur indispensabilité, ces dernières peuvent menacer de quitter les lieux en cas de velléités spiritaines qu'elles jugent trop invasives. Les conflits sont également internes et des dispositifs sont mis en place pour les contrôler comme la pratique de la coulpe tous les vendredi matins : réunies entre Sœurs, chacune découvre les reproches qui lui sont adressés par ses consœurs dans des billets anonymes avant d'éventuellement subir une pénitence. La honte est utilisée comme outil correctif, mais interne à la congrégation qui cherche toujours à donner une image publique d'unité. Les enfants gabonaises aussi peuvent se révolter face à leurs maîtresses et C. Lacam rapporte des cas passionnants de « mutinerie des filles » (p. 242), qui donnent lieu à la mise en place d'une « pédagogie de la surveillance » (p. 246). Cherchant à « penser la violence des femmes »⁶, l'auteure expose que la violence physique (fouet, coups) et morale (humiliation) faisait bien partie des moyens employés par les religieuses.

« D'éternelles subalternes ? », les sœurs « indigènes » ? C'est la question que pose le chapitre VI, qui interroge dans un premier temps ce que signifie l'entrée au couvent pour les novices gabonaises : la rupture familiale « exacerbée » donne lieu à des conflits récurrents et de formes diverses entre les familles gabonaises et les missionnaires. Une fois intégrées au noviciat, les Gabonaises doivent apprendre la soumission à une nouvelle autorité, mais aussi à vivre ensemble de manière harmonieuse. Les Sœurs bleues, qui déplorent les préjugés raciaux et hiérarchies entre leurs pupilles, ne s'interrogent jamais sur « leur propre domination sur les “indigènes” » (p. 271). Souhaitent-elles simplement remplacer les catégorisations par et entre leurs élèves gabonaises par une catégorisation coloniale surplombante, distinguant les Blanches des Noires ? À cet égard, elles apparaissent bien comme des agentes actives de la colonisation. L'ordre colonial qui prévaut est en tout cas imbriqué à l'ordre religieux, professionnel et social, puisque les hiérarchies sont structurantes au sein du noviciat. Analysant les costumes des religieuses gabonaises et leurs représentations photographiques, C. Lacam retrace les étapes de la vie religieuse et expose la « discrimination hiérarchique dans la répartition des tâches » (p. 274), tout en explorant la manière dont les nouvelles normes et injonctions religieuses, ainsi que leur incorporation intime, empêchent toute revendication. Ainsi, le vœu de pauvreté auquel souscrivent les novices gabonaises les empêche de contester l'interdiction qui leur est faite de porter des chaussures et apparaît, au moins partiellement, comme un outil de domination raciale renforcé par l'omniprésence de l'idéal du sacrifice de soi. Si les religieuses gabonaises sont bien en « situation de subalternité en miroir de la soumission des Sœurs bleues aux Spiritains » (p. 282), leur propre subalternité est intensifiée par la « théorie du maternalisme colonial » (p. 284) qui autorise la domination expresse des Sœurs bleues sur leurs « petites sœurs ». Pour autant, l'auteure met au jour un potentiel émancipatoire de la profession religieuse pour des Gabonaises alors amenées à partir en mission « découvrir une autonomie inconnue, acquérir un droit d'initiative et obtenir une véritable *agency* » (p. 298).

Luttes : « S'émanciper : une liberté conquise ou concédée ? »

La dernière partie de l'ouvrage fait apparaître la fin de la période (1940-1955) comme un moment d'accélération des luttes à plusieurs échelles, liant le contexte de revendications politiques gabonaises croissantes aux revendications d'indépendance par les Sœurs bleues et aux revendications d'autonomie par les religieuses gabonaises. Peut-on qualifier les Sœurs bleues de « féministes »⁷ (p. 306) ? La question guide le chapitre VII. Après la Seconde Guerre mondiale, les missionnaires françaises se révèlent des combattantes pour leur indépendance, monétarisant les tâches effectuées pour le compte des Spiritains puis agissant et négociant âprement leur autonomie après la conclusion des accords de 1948 et 1951 avec ces derniers. L'auteure présente ce moment comme « un véritable divorce au sein du couple missionnaire [...] : les religieuses ne remplissent plus les fonctions d'épouses dévouées » ; elles « sont rémunérées pour leur travail domestique » (p. 319). Un tournant décidément féministe dans leurs relations professionnelles, dans un contexte de revendications politiques d'émancipation des peuples en Afrique et de politiques d'émancipation féminine en métropole. Les Sœurs bleues sont même « en avance » sur les

⁶ Cardi Coline et Pruvost Geneviève (dir.) (2012), *Penser la violence des femmes*, Paris, Karthala.

⁷ Dumont Micheline (1995), *Les Religieuses sont-elles féministes ?*, Montréal, Bellarmin.

femmes françaises, puisqu'elles peuvent dès 1951 ouvrir leur propre compte en banque pour y déposer les bénéfices de leurs missions (p. 325).

La « guerre des sexes » (p. 332) entre Sœurs bleues et Spiritains est l'un des passages les plus captivants de l'ouvrage, détaillé dans le chapitre VIII « Des Sœurs bleues en lutte : redistribuer les pouvoirs (1952-1955) ». L'analyse de la « foule de petits conflits interpersonnels et épidermiques » entre prêtres et religieuses (p. 336) permet à l'auteure de restituer de manière très fine l'ambiance conflictuelle des années 1950. Simultanément, les conflits ont des répercussions parmi les Sœurs elles-mêmes, divisées en deux camps quant à l'attitude à adopter face aux Spiritains.

Le chapitre final de l'ouvrage, « Une congrégation gabonaise en voie de décolonisation (1940-1955) », confirme l'intérêt de l'approche duale de C. Lacam, étudiant ensemble les religieuses gabonaises et françaises. Si la lutte entre Sœurs bleues et Spiritains a conduit à l'indépendance des premières, l'un des effets de cette indépendance a été la consécration de l'« hégémonie masculine sur les religieuses gabonaises » (p. 377), avec ce qui apparaît en filigrane comme une revanche des Spiritains sur les Sœurs bleues. En effet, les religieuses gabonaises remplacent progressivement les castraises. Dans les années 1950, les Sœurs bleues se retrouvent reléguées aux marges du territoire, tandis que les sœurs gabonaises occupent les lieux centraux du christianisme gabonais, dans « une nouvelle géographie de l'implantation missionnaire féminine » (p. 387). Si elles sont soustraites à la domination des Sœurs bleues, ce n'est que par le biais de la réaffirmation de leur soumission aux prêtres spiritains – mais elles sont bien « des religieuses missionnaires à part entière au sein de l'apostolat féminin au Gabon » (p. 400), autorisées, désormais, à porter le vêtement blanc.

Marie Sebillotte
Institut des mondes africains, EHESS (France)

Bibliographie

- Coline CARDI et Geneviève PRUVOST (dir.) (2012), *Penser la violence des femmes*, Paris, Karthala.
- Micheline DUMONT (1995), *Les Religieuses sont-elles féministes ?*, Montréal, Bellarmin.
- Rachel JEAN-BAPTISTE (2014), *Conjugal Rights: Marriage, Sexuality, and Urban Life in Colonial Libreville, Gabon*, Athens (Ohio), Ohio University Press.
- Phyllis MARTIN (2009), *Catholic Women of Congo-Brazzaville: Mothers and Sisters in Troubled Times*, Bloomington, Indiana University Press.